La libellule et le café

Ce projet est né de la rencontre avec deux philosophes atypiques : ils furent mes professeurs (Alain Cugno, en Khâgne moderne option philosophie, à Lakanal, et Eric Zernik, au Lycée Lavoisier, à la préparation de l’agrégation de philosophie) et sont devenus mes amis.

Passionné d’éthologie, Alain Cugno habite le monde en philosophe : il questionne les sources, les modalités de ce qui l’environne. Il se risque à la perception des phénomènes, ose se heurter à leur complexité. À cette volonté de philosopher en route, Alain Cugno mêle une autre dimension, plus rare dans le champ littéraire français, que l’on peut lier à la tradition américaine du « *nature writing* ». Passionné par les libellules qu’il qualifie de « guerrières », Alain Cugno s’émerveille devant la minutie et la précision de leur construction. Pour le philosophe, tout se passe comme si les libellules étaient des « artefacts », comme si elles étaient « bricolées » par un artiste génial.

Passionné par le milieu urbain, Eric Zernik se laisse enseigner par les faits, écoute, observe : il entre dans la foule comme en un immense réservoir d’électricité. Les cafés parisiens sont un lieu de prédilection pour le philosophe. À la recherche d’un inconnu dont la physionomie entrevue l’a fasciné, Eric Zernik s’ouvre à l’atmosphère singulière de ces lieux de vie ; il tente d’en saisir l’essence. Et pour cela, il choisit d’en passer par le cinéma, et plus particulièrement par celui de la Nouvelle Vague qui met en lumière toute l’ambiguïté du café.

La lecture de leurs derniers livres (Eric Zernik, *L’attrait du café* chez Yellow Now[[1]](#footnote-1) et Alain Cugno, *Libellules* chez Klincksieck[[2]](#footnote-2)) est venue rejoindre le programme que j’ai proposé au Ciph : ouvrir le discours du philosophe à la poésie de notre monde à travers la contemplation du vivant et de l’art (peinture, musique, danse, théâtre et cinéma). Quoi de plus étonnant pour nous qui avons eu tendance à séparer ces domaines ? Bien sûr, il ne s’agit pas de les mêler, mais de se laisser questionner par eux en faisant table rase de nos préjugés, de nos croyances. Or qu’en est-il des représentations que nous nous en faisons ? Et que viennent nous apprendre ces dialogues entre philosophie et poésie ? Dans cette perspective, aujourd’hui, c’est la libellule et le café qui impulsent nos investigations philosophiques. De prime abord, le titre paraît insolite : pourquoi la libellule et le café ? Quelle valeur donner au connecteur logique « et » ? Lie-t-il ou oppose-t-il ces deux termes ? Mais pourquoi au juste les mettre en rapport ?

Symboliquement, la libellule renvoie à l’aérien, à la légèreté, à la grâce : elle plane au ras de l’eau, silencieusement ; ses ailes transparentes laissent passer la lumière. Elle évoque la perplexité du philosophe devant ce qui vole, ne pèse pas. En outre, les libellules sont des êtres de la distance moyenne. Trop petites pour être vraiment vues de loin, trop grosses et trop farouches pour l’être de très près, on les cherche et on les repère sans entrer dans leur monde puisqu’elles ne vous laissent pas le temps de changer d’échelle pour vous adapter.

Le café est quant à lui plutôt rattaché à la couleur noire. Mais si c’est une boisson, c’est aussi un lieu urbain : lieu de passages, de rencontres. Le café est un monde – un monde de mouvements, de vrombissements, de rumeurs ; un lieu poétique et philosophique. Dans un café on entend les bribes de conversations, les commandes, les chocs des cuillers sur les soucoupes. La rue toute proche vient y joindre ses clameurs diurnes et nocturnes. Dans le café parisien, Eric Zernik cherche cette profondeur du philosophe associée au lyrisme du poète, le sérieux du constat du monde et la légèreté d’une infinie mobilité.

La libellule et le café n’auraient donc apparemment rien à faire ensemble. Et pourtant un quelque chose d’indicible, un tremblement les font se rejoindre : « presque disparition vibratoire » rendue par le battement des ailes de l’odonate, par l’atmosphère du café parisien. De leur rencontre monte un chant précaire où se déploie l’existence humaine dans un tremblement infini : « l’absente de tout bouquet » y croît.

La libellule et le café nous invitent à changer de perspective pour percevoir autrement ce que nous pensions connaître, à interroger nos représentations, notre rapport à l’espace-temps. De même, par eux, nous sommes appelés à revisiter le champ de l’intime en philosophie. Pourquoi ? Alain Cugno vous dira toute la patience dont il faut faire preuve pour contempler une libellule, espérer percevoir une part infime de son monde. « La verrai-je ? Et si je la vois, par quels gestes va-t-elle *signer* son incomparable présence, si incomparable que personne, à part elle, ne peut prétendre à la même signature ? » (Alain Cugno, *La libellule et le philosophe*). Eric Zernik, quant à lui, évoque l’étonnante intimité du café : trace laissée sur la subjectivité quand toute représentation a disparu. Or n’est-ce pas finalement en cette absence que nous rejoignons la présence même de la libellule et du café ? Nous laissant questionner par ce qu’ils sont, nous approchons un phénomène kaléidoscopique qui se donne en se retirant comme si, par là même, il nous invitait à nous tenir sur le seuil, à ne pas franchir une limite. Mais quelle est donc cette limite ? La conscience de cette limite est peut-être alors le possible de l’événement mystique qui, excédant notre raison, nous y reconduit pourtant. Mais autrement. Peut-être par l’épreuve d’un écart avec le visible. C’est tout un paysage qui s’ouvre à nous : un paysage avec figures absentes. La libellule et le café ouvrent ainsi la voie à l’expérience de la présence dans la disparition, de l’être frangé de néant, d’un moi insatiable du non-moi, qui à chaque instant le rend et l’exprime en images plus vivantes que la vie elle-même, toujours instable et fugitive. Apparaissant dans la lumière, la libellule et le café nous renvoient à une profondeur de l’être où l’épreuve de soi se heurte à la rencontre du prochain qui nous déporte en-deçà de nos représentations.

C’est donc à différents points de vue que la libellule et le café intriguent.

La libellule flotte, elle traverse, elle n’est que de passage, trop petite pour notre monde, trop grande pour celui des insectes, animal, mais animal qui semble incomplet, qui manque, dans ses tourbillons, ses errances, de cette forme de saturation de soi. Pour Leibniz, rappelle Alain Cugno, la nature est machine jusqu’au bout, tandis que l’art ne l’est que jusqu’à un certain point ; l’art est moins mécanique que la vie ; par son manque de mécanisme, son côté rafistolé, la libellule a l’air fabriquée. Les libellules « font plus artificiel que nature », relèvent en quelque sorte de ce que Baumgarten appelle l’*hétérocosmos*, un monde qui n’est pas exactement le nôtre et relève davantage de la poésie que de la science.

Par sa noirceur, pour ainsi dire fermée sur elle-même, obtuse et opaque, qui contraste avec la blancheur du récipient qui l’accueille, le « café » résiste à la clarification d’une définition, nous dit Eric Zernik, mais surtout « son identité s’ébranle sous l’effet de la métonymie qui la déporte de la partie au tout et du tout à la partie : à la fois boisson singulière et lieu d’accueil ouvert au public. » Le café est aussi le lieu du vacillement des apparences et de la réflexivité des miroirs. Il est ce lieu autre, qui est l’autre du lieu car il ouvre sur l’imaginaire et le temps. Pour Michel Foucault, rappelle Eric Zernik le café est une hétérotopie, comme le théâtre, le cinéma, la maison close, le grenier, le lit des parents. Comme la maison close, « on croit qu’on accède à ce qu’il a de plus simple, de plus offert, et en fait on est au cœur du mystère ».

1. En collaboration avec sa fille Clélia Zernik, Eric Zernik signe un livre très original sur « les cafés parisiens » à partir des films de J.-L. Godard, E. Rohmer, J. Eustache et A. Hitchcock. [↑](#footnote-ref-1)
2. Alain Cugno y évoque le monde mystérieux des odonates dans un style profond, vivant et passionné. Un troisième livre est à paraître.évoque ce monde merveilleux des « odonates » dans un style profond, vivant et passionné, qui intéressera tant les philosophes que les poètes (parfois les historiens des sciences) et les scientifiques les plus exigeants. Toutes les espèces du territoire métropolitain (environ 90) sont décrites avec rigueur. L'auteur passe en revue l'ensemble des genres et des espèces qu'ils renferment, et donne une grande clé de détermination des espèces évoque ce monde merveilleux des « odonates » dans un style profond, vivant et passionné, qui intéressera tant les philosophes que les poètes (parfois les historiens des sciences) et les scientifiques les plus exigeants. Toutes les espèces du territoire métropolitain (environ 90) sont décrites avec rigueur. L'auteur passe en revue l'ensemble des genres et des espèces qu'ils renferment, et donne une grande clé de détermination des espèces [↑](#footnote-ref-2)